L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

ACCUSATIONS.

En révélant les rapports intéressés de M. Foraker, représentant de l'Iowa au Sénat des Etats-Unis, et de M. Haskel, gouverneur de l'Oklahoma, M. Hearst, fondateur et chef du parti indépendant, n'avait pour but que d'atteindre les deux grands partis politiques qui se partagent l'Union Américaine, les partis républicain et démocrate, il ne prévoyait pas, sans doute, que la campagne électorale allait sortir des limites des principes généraux et des grandes questions d'intérêt public pour entrer dans le domaine des accusations personnelles, ni surtout que le président allait être entraîné dans le tourbillon.

Le sénateur républicain Foraker a essayé de lutter au début, mais les preuves fournies contre lui par M. Hearst étaient si positives qu'il a promptement succombé et disparu.

Le démocrate Haskell, lui, a riposté énergiquement, et depuis qu'il a été accusé il tient tête à ses adversaires avec un courage vraiment remarquable. Il réplique vigoureusement à ceux qui continuent à l'attaquer, particulièrement au président Roosevelt qui paraît s'acharner contre lui.

C'est ainsi que dans une lettre ouverte addressée de Guthrie, Oklahoma, le gouverneur Haskell demande au président Roosevelt de donner les raisons pour lesquelles la concession d'une vaste étendue de terres, d'une richesse presque fabuleuse, a été accordée à une compagnie auxiliaire de la Standard Oil Company moyennant une redevance minime.

Il est évident qu'en poursuivant M. Haskell de ses attaques le président Roosevelt vise surtout les démocrates, dont il voit la popularité augmenter en raison du discrédit jeté sur le parti républicain par les révélations de M. Hearst, et il est non moins certain qu'il s'acharne contre le gouverneur de l'Oklahoma parce qu'il ne peut atteindre d'autres hommes plus en vue et plus élevés dans les conseils du parti.

De son côté, le gouverneur Haskell vise principalement le parti républicain, dont il révèle les turpitudes et démontre l'hypocrisie, mais les fonctions qu'il remplit ne le placent pas au-dessus des partis et il est parfaitement dans son rôle en ripostant à ses adversaires politiques avec des armes semblables à celles dont ils se servent contre lui.

Il n'en est pas de même du président Roosevelt, qui compromet les fonctions qu'il exerce, les plus hautes qu'un citoyen américain puisse exercer, en descendant dans l'arène électorale. Ses coréligionnaires politiques doivent déplorer l'intervention de M. Roosevelt dans cette bagarre, d'autant plus qu'en admettant que les accusations dirigées contre le gouverneur Haskell le parti démocrate n'en sera guère atteint, ses hommes de premier rang, ses chefs restant indemnes et inattaquables.

Il en est tout autrement pour le parti républicain dont le sénateur Foraker était un des membres les plus en vue, et dont le véritable chef, le président Roosevelt, est aujourd'hui sur la sellette.

Cette tournure prise par la campagne électorale est profitable au parti démocrate, car elle est indubitablement l'une des causes de l'enthousiasme avec lequel M. Bryan est accueilli partout où il se présente.

LA MORT DE MOROSINI.

Un journal de Paris parle ainsi de la mort récente du célèbre banquier new-yorkais Morosini. Nul n'ignore qu'il était une des puissances de Wall Street. Mais on connait moins les romanesques aventures de sa jeunesse.

Né à Venise, il servit d'abord comme mousse dans la marine autrichienne ; à la Révolution de 1848, il déserta et alla prendre part à la révolution de Venise, puis passa comme volontaire dans les rangs de l'armée piémontaise, prit part aux batailles contre l'Autriche où il fut blessé. Congédié, il redeviut marin, mais, cette fois sur un voilier qui, après de longues pérégrinations, le conduisit en Afrique. Là, il s'engagea dans la marine marchande, alors naissante, des Etats-Unis, toujours comme simple matelot. Entre deux voyages, il résidait à Clifton, dans l'Etat de Rhode-Island, à l'entrée de la baie de New York. Clifton, aujourd'hui ville moderne, environnée de villas, était alors un misérable village de pêcheurs pied à terre de gens de mer indisciplinés et turbulents. Pour toute habitation, des baraques en bois, construites avec des débris de navires.

Un soir, Morosini, qui venait de s'enrôler à bord d'un voilier destiné à transporter une cargaison à San Francisco par le Cap Horn, tombe au milieu d'un groupe de matelots ivres qui s'acharnaient à coups de bâton sur un jeune homme étendu à terre, tout sanglant. Le brave marin se précipite, jouant des poings avec entrain ; il abat un couple d'agresseurs, met en fuite les autres, sauvant la vie à leur victime, qui n'était autre qu'un des fils de Nathaniel Marsh, secrétaire de la Compagnie des chemins de fer de l'Erié, devenue plus tard l'une des plus importantes du monde.

Le père, reconnaissant, offrit au sauveur de son fils un poste dans ses bureaux. Et voilà le marin italien renonçant au tour du Cap Horn pour se lancer sur l'océan des affaires. D'effort en effort, il devint conseiller de la Compagnie, au développement de laquelle il contribua beaucoup.

Jay Gould, le milliardaire, y entra. Jusqu'alors, le capital de la Compagnie avait été en majorité anglais : l'entrée de Gould eut pour conséquence la lutte pour la complète américanisation de la société. La bataille fut âpre. Gould voulait un contrôle absolu sur la Compagnie. Les actionnaires s'y opposèrent. Mais Morosini eut le flair de se ranger du côté de Gould. Les actionnaires anglais lui offrirent, en vain, 100 000 dollars s'il consentait à leur livrer certains chiffres des livres de la Compagnie, dont la connaissance aurait pu décider de la victoire. L'Italien n'était pas riche, il n'avait que son traitement ; il ne se laissa pas séduire. Gould triompha et tint compte à Morosini de sa conduite. Devenu son associé, il reçut un grand nombre d'actions de la Compagnie transformée, et qui, bientôt, couvrit de son réseau la moitié de l'Amérique, à travers les Etats de New-York, de la Pensylvanie, de l'Ohio, de l'Indiana, de l'Illinois et de Chicago.

C'est ainsi que l'ancien mousse a pu laisser deux cents millions à ses héritiers et de magnifiques collections d'œuvres d'art.

Ces héritiers sont : deux filles, dont l'une, miss Victoria, d'une rare beauté a épousé un des cochers de son père. La seconde, Julia, passe pour la femme la plus élégante des Etats-Unis ; elle est exceptionnellement belle. Il y a deux ans, elle s'attira de vifs reproches de Rosa Astor Stokes, la femme la plus riche des Etats-Unis, parce qu'elle avait déclaré qu'un million de francs est le minimum de ce qu'une femme doit dépenser pour sa toilette.

Elle avoua par surcroît que ses toilettes pour les deux journées du concours hippique lui avaient coûté 500 000 fr. Quelques journalistes demandèrent à Morosini si sa fille disait vrai ? Le banquier, souriant, répondit que la pension qu'il payait à sa fille suffisait pour lui permettre de dépenser plusieurs centaines de milliers de dollars en toilettes.

On voit que Julia Morisini tient une place distinguée dans cet Olympe de multimillionnaires que nous décrit si curieusement Mrs Wharton, l'auteur de "Chez les Heureux du monde".

Il est juste d'ajouter qu'elle est très charitable et distribue aux enfants des quartiers pauvres des secours et des douceurs. Elle possède la plus grande écurie de New York.

Le fils aîné de Morosini, Attilio, a épousé une beauté célèbre, Mary Bounty, dite la "Virginia Beauty".

Morosini a été foudroyé par une attaque cardiaque. En 1902, quand croula le Campanile de Saint-Marc, il souscrivit un demi-million pour sa reconstruction. Sa dépouille reposera au cimetière de Woodland, où il s'était fait ériger un magnifique mausolée.

Carmen Sylva contre le féminisme.

La reine Elisabeth de Roumanie, dont on n'a plus à faire l'éloge comme femme charitable, une vraie providence pour les pauvres et les déshérités de la fortune, ni comme poète et écrivain, car Carmen Sylva occupe depuis plusieurs années une place éminente dans la littérature contemporaine, publie dans un des derniers numéros du journal italien "Corriere della Sera" un fort bel article intitulé : "Le Règne des Femmes". Dans cet article, la gracieuse souveraine se prononce d'une façon très spirituelle et fort juste sur la fameuse question du féminisme, qu'elle déclare être une utopie à laquelle elle a finalement renoncé sans regret. Voici en quels termes charmants et poétiques s'exprime à ce sujet Carmen Sylva :

"J'ai déclamé avec beaucoup d'enthousiasme le chant des cloches ; j'ai fait des hymnes en l'honneur des fronts pudiques et des joues prêtes à rougir des candides mariées ; j'ai chanté avec ardeur les amours innocentes, sereines, et les naïves palpitations de Marguerite de Gœthe.

"A quiconque ne pourrait concevoir la femme au milieu de ces hymnes naïfs, s'il fallait dire toute ma pensée, je déclarerais sans hésiter que je préfère les institutions d'il y a mille ans avec leurs défauts archaïques."

C'est profond, délicieux et très catégorique.

Une lettre inédite du maréchal Lannes.

En Allemagne, le centenaire de la conférence d'Erfurt fait déjà l'objet d'études documentées.

On sait que le tsar de Russie se rendait de Pétersbourg à Weimar et qu'il voulait, de là, continuer sa route jusqu'au logis qu'aurait pris Napoléon. Le Niemen franchi, Alexandre rencontre des troupes françaises qui occupaient le royaume prussien. Des ses paroles et gestes, le maréchal Lannes écrivit à l'Empereur :

22 septembre 1808, à 10 heures du soir.

Sire,

L'empereur Alexandre arrive à l'instant à Friedberg où il doit passer une partie de la nuit.

Il n'y a pas de choses agréables, Sire, qu'il ne m'ait dites, pour Votre Majesté. Il m'a répété souvent et de cœur : "J'aime beaucoup l'Empereur et je lui en donnerai des preuves dans toutes les occasions". Il m'a beaucoup parlé de Paris. Il m'a même dit que si les choses s'arrangeaient comme il l'espérait, il désirerait infiniment voir cette capitale pour rester plus longtemps avec l'Empereur Napoléon.

Il est dix heures. L'empereur Alexandre partira d'ici à une heure du matin. Il restera quelques heures à Custrin pour voir la division de cuirassiers ; il a particulièrement remarqué le 26e d'infanterie légère et le 8e de hussards pour la tenue.

Il partira demain 23 de Custrin vers midi, et il ira sans s'arrêter jusqu'à Erfurth, où il arrivera le 25 dans la nuit ou le 26 au matin.

Je suis, avec le plus profond respect et parfait dévouement,

LANNES.

Déjà, la première alliance franco-russe était signée, depuis l'entrevue de Tilsit.

GUILLAUME II A MONACO.

Un correspondant, à Monte-Carlo, du "Corriere d'Italia" croit savoir que l'empereur d'Allemagne aurait promis au prince Albert de se rendre à Monaco pour assister à l'inauguration du musée océanographique. La nouvelle a été confirmée au correspondant par le directeur dudit musée. On ne croit pas toutefois que l'inauguration en question puisse avoir lieu avant le printemps prochain.

Edition Hebdomadaire de l'"Abeille".

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les matières,—littéraires, politiques et autres,—qui ont paru pendant la semaine, dans l'"Abeille" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous le vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

THEATRES.

TULANE.

"The Lion and the Mouse" que le Tulane donne cette semaine et qui attire considérablement l'attention, est joué en matinée à prix populaires aujourd'hui. Il y aura foule, comme à toutes les représentations depuis dimanche, pour applaudir les interprètes de ce beau drame.

Demain commence la vente des places pour les représentations de "Brewster's Millions."

CRESCENT.

La populaire féerie de Charles H. Yale, "Everlasting Devil's Auction," remplit la salle du Crescent à chaque représentation. Cette pièce remaniée et rajeunie est plus attrayante que jamais. Elle est du reste jouée par d'excellents artistes, parmi lesquels se trouvent les sœurs Plunkett, qui chantent et dansent à ravir.

ORPHEUM.

Il est douteux que l'Orpheum ait jamais offert à ses habitués un programme plus attrayant que celui de cette semaine, qui comprend tous les genres, la comédie, le chant, la danse, des exercices, etc., le tout de premier ordre.

La salle était bondée aux deux représentations d'hier, tout autant qu'à la première, lundi soir.

AUX PHILIPPINES.

Manille, 6 octobre—Une dépêche parvenue ce matin de Luçon annonce que le typhon qui s'est abattu dimanche dernier sur l'archipel a causé des dommages considérables dans cette île.

Les casernes du régiment d'artillerie en garnison à Stolzenburg ont été détruites par l'ouragan et les soldats depuis lors campent sous des tentes.

Plusieurs voiliers ont été jetés à la côte et de nombreux pêcheurs ont péri.

—Tirnovo, Bulgarie, 6 octobre—Immédiatement après la proclamation de l'Indépendance bulgare, hier après-midi, dans la cathédrale des Quarante Martyrs, à Tirnovo, le prince Ferdinand a assumé la souveraineté de la Bulgarie.

Le président de l'Assemblée nationale et le premier ministre ont adressé la parole au souverain en l'appelant "Votre Majesté" et en le priant d'accepter le titre de Premier Roi de Bulgarie.

Ferdinand a repondu :

"J'accepte le titre de roi de Bulgarie qui m'est offert par le gouvernement et la nation."

—o—

Arrivée de M. Bryan à Perry.

Perry, Iowa, 6 octobre — M. William J. Bryan a été accueilli avec enthousiasme ce matin à son arrivée à Perry.

Pendant un discours prononcé dans la soirée il a vivement attaqué le programme du parti républicain.

L'orateur a été fréquemment interrompu par les applaudissements de l'audience.

FAITS DIVERS.

INCENDIE.

Hier vers neuf heures du matin un feu a été découvert dans un cottage de la rue Willow, 1307, occupé par Emmanuel Logan. Les dommages d'environ $500 sont couverts par une assurance.

Poudre Dentifrice PARFAITE DU Dr. Lyon.

Nettoie, conserve, embellit les dents et purifie l'haleine. Un dentifrice supérieur pour les personnes raffinées.

ETABLI EN 1866 PAR

J. W. Lyon, D.D.S.

7 jan—1an—mer

Conseil Municipal.

Séance régulière hier soir sous la présidence de M. McRacken.

MESSAGE DU MAIRE.

Mairie de la Nouvelle-Orléans, le 6 octobre 1908.

Aux membres du conseil.

Je vous transmets les documents suivants :

Rapport du commissaire des edifices publics pour le mois de septembre 1908.

Pétition de locataires et clients du Marché Indien, à l'angle de la rue Dorgenois et du Bayou Road, qui demandent la construction de closets en face dudit marché sur la propriété de la ville.

Pétition de voyageurs de la ligne de cars Clio qui demandent un système de correspondances et soumettent une copie de la pétition adressée à la Compagnie des chemins de fer de la Nouvelle-Orléans.

Pétition de propriétaires pour le pavage en asphalte de l'Avenue du Parc de Ville, de l'intersection de l'Avenue de Carrollton et du pont de l'Avenue de l'Esplanade à la rue Canal.

Communication de l'Association des Améliorations de l'Avenue du Parc de Ville et des Environs, et du Bureau des Commissaires du Parc, relativement au pavage de ladite avenue.

Respectueusement.

J. McRACKEN,
Président du Conseil faisant fonction de maire.

Le message du maire est reçu et les documents communiqués sont renvoyés aux comités compétents

Après la lecture des rapports des fonctionnaires et des comités le conseil adopte diverses ordonnances financières et les ordonnances suivantes :

Enjoignant au contrôleur de demander par voie d'anonnce des soumissions pour la fourniture de repas aux jurés.

Autorisant le maire à accepter le legs du défunt Edward Thompson à l'Asile Fink.

Autorisant la construction d'un poste de pompiers sur l'emplacement de l'école Ste-Marie

Autorisant le maire à acheter des terrains à l'angle de la rue Baudin et de l'avenue Hagan pour la construction d'un poste de pompiers.

Créant une commission de la rue Broadway.

Autorisant l'avocat de la ville à entamer des procédures légales pour déterminer la question du titre de la Compagnie du chemin de fer du Pontchartrain sur l'avenue des Champs-Elysées.

La lecture des affaires nouvelles terminée l'ajournement est prononcé.

Fortes recettes à la Poste.

Pendant le mois de septembre qui vient de s'écouler les recettes du bureau de poste de la Nouvelle-Orléans se sont élevées à $75,715.43, soit $2,748 45 de plus que pour le mois correspondant de l'année dernière.

Ce montant n'a été dépassé que deux fois cette année, en janvier, quand les recettes ont été de $80,387.14, et en mars, quand le bureau a encaissé $80,419.94.

Devant l'inspecteur de Police.

Le caporal de police John Kilroy a été condamné hier par l'inspecteur O'Connor à perdre la paie de trente jours et la paie pendant la durée de sa suspension du service. Il avait plaidé coupable d'ivresse et de conduite inconvenante.

L'agent Albert Baker a été également condamné à la perte de trente jours de paie, pour avoir tenu une conversation avec John Dominique à la gare Terminal au lieu de faire son devoir.

COLLISION.

Une automobile que conduisait Mme A. P. Rabite et dans laquelle se trouvaient ses deux enfants, a été heurtée par un car de la ligne Canal, hier après-midi, à l'angle des rues Canal et Broad. Mme Rabite a été légèrement blessée au corps. L'automobile a été fortement endommagée.

Friandises Exquises pour le Thé de l'Après-Midi.

Ajoutez au thé de l'après-midi un morceau de sucre d'orge qui remplacera le sucre. Servez avec des Nabisco Sugar Wafers, et ce sera sûrement une révélation.

Une boîte d'échantillons de ces Wafers prouvera combien ils sont véritablement aussi délicats que leur nom le donne à entendre. Ils sont riches, croquants, appétissants, particulièrement raffinés et d'une saveur exquise. Remarquez combien les visages autour de la table rayonnent quand on sert des Nabisco Sugar Wafers.

Tentative de suicide.

Mme Joséphine Harrison, âgée de 42 ans et demeurant rue S. Liberté, 539, a attenté à ses jours hier matin à onze heures en absorbant une dose de laudanum.

Elle a été transportée à l'hôpital où les étudiants ont réussi à lui faire rejeter le poison.

15 ANS DE SOUFFRANCES AIGUES

Rhumatisme Détermine Plaies Ardentes, Douloureuses aux Jambes — Torturé Jour et Nuit — Essaye En Vain Remèdes Divers — Femme Débilitée A Douleurs au Dos.

LES DEUX EMPLOIENT CUTICURA ET SONT BIEN

"Mon mari avait beaucoup souffert de rhumatismes pendant près de quinze ans. Il les eut d'abord dans les os, puis dans les chairs et enfin ils détermirent des plaies suppurantes sur ses jambes, des genoux aux chevilles. Rien ne pourrait donner une idée des souffrances qu'il endurait nuit et jour. Il employa toute sorte de remèdes et fut traité par trois médecins, successivement, sans aucun bon résultat. En sorte que le jour où ayant lu un article au sujet des Remèdes Cuticura, je lui demandai s'il aimerait les essayer, il me dit : "Non, à quoi sert, j'ai déjà dépensé assez d'argent." Le lendemain je rommandai pour cinq piastres de Savon Cuticura, Onguent Cuticura et Résolutif Cuticura. Il commença à s'en servir sans y avoir confiance, mais au bout de trois semaines toutes les plaies avaient séché. L'ardeur avait disparu, et les douleurs étaient devenues supportables. Trois mois après il était bien. Les douleurs et les plaies revinrent deux ans plus tard après qu'il eût fait un travail dur et pris froid. Mais aussitôt qu'il employa Cuticura il fut encore guéri. Je pris les Pilules Cuticura il y a deux ans pour une débilité générale et elles me firent beaucoup de bien et me rétablirent. J'ens des douleurs au dos il y a trois mois et Cuticura les fit disparaître, aussi. Je puis prouver cette attestation n'importe quand. Mme V. V. Albert, Upper Frenchville, Me., 21 Juillet, 1907."

Un Simple Traitement

Consistant d'un bain chaud avec le Savon Cuticura, une légère application de l'Onguent Cuticura, et une faible dose de Résolutif ou de Pilules Cuticura, suffit souvent à donner un soulagement immédiat, permet de se reposer et de dormir, et fait prévoir une prompte guérison d'eczémas torturants, défigurants, d'éruptions, démangeaisons, irritations et inflammations de la peau et du cuir chevelu, du bas âge à l'âge avancé, alors que tout le reste échoue.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 70 Commencé le 17 Juillet 1908

NOËLLA

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR CHARLES MÉROUVEL

DEUXIÈME PARTIE

SEULE!

XIV

L'EXPIATION.

Suite.

—Le baron de Breux.

—Vous l'avez connu ?

—Quelques jours.

—Où donc ?

—Je vous expliquerai plus tard..... Pour que vous me compreniez je devrais vous conter toute une histoire..... Ce serait trop long. Ce soir je suis énervée, malade.... Vous en comprenez la raison.... Laissez moi.... Plus tard, sans doute, je pourrai tout vous dire.... Je vais d'abord m'occuper de me caser... et il paraît que c'est si difficile ! Tout le monde me l'a dit, jusqu'à votre amie, madame Roque..... Je commence à croire que les autres ont trop raison....

Elle répéta !

—Quitez-moi.... Vous ne voyez donc pas que j'ai des envies de pleurer.... J'en suis honteuse.....

Elle se raidit et ajouta :

—Et pourtant je suis endurcie allez ! J'en ai vu de toutes les sortes ... Bonsoir !

—Rassurez vous..... Tous ceux qui vous connaissent vous aiment.

—Mais que peuvent-ils pour moi ?

Elle avait raison.

Jean Guénec se le disait.

Au seuil de la chambre, il murmura :

—Je voudrais vous savoir tranquille.... Demain vous allez vous mettre en campagne ?

—Oui.

Avez-vous une idée ?

—J'irai voir l'ami de madame Roque.

—Vous reviendrez le soir ?

—Sans doute.

—Comment saurai-je si vous avez réussi ?

Elle réfléchit une seconde et dit :

—Ecoutez.... J'ai joué de la harpe ce soir pour M. Brécheux .....Demain, si j'ai pu trouver une place, j'en jouerai pour vous En cas de succès, je vous jouerai l'"Invitation...."

—De Weber ?

—Un chef-d'œuvre !

—Je le connais.

—Donc c'est convenu ?

—Oui.

—Bonne nuit.

Elle lui tendait la main.

Il la prit et vivement il la porta à ses lèvres et s'enfuit.

Rentré chez lui, il s'assit devant sa table, cacha sa tête entre ses mains et soupira :

—Deux secondes de plus et j'allais tout lui dire. Je l'aime, oui, je l'aime comme un fou ! Mais que puis je lui offrir !..... Ah ! si cette fortune était la mienne ! Si cette femme si bonne si aimante, si généreuse n'en avait pas reçu le dépôt de mains indignes, couvertes de sang !.. Si ma conscience ne se soulevait pas à la pensée de profiter de ces libéralités, de recevoir des biens provenant d'une telle source ! C'est impossible ! Pauvre Espérance.... mais je la verrai .... Je la soutiendrai et plus tard.... qui sait ?

Il alla écouter à la cloison.

Il entendit un bruit de jupes tombant sur le parquet, des pas légers, allant de la fenêtre au fond de la chambre, puis plus rien.

Et il se mit au lit lui-même en songeant :

—Comme elle était belle ce soir et qu'elle femme pourrait rivaliser avec elle !..... Misérable, ce Brécheux, mais que d'autres lui ressemblent !.....

Puis il pensa à la marquise d'Orville chez laquelle il venait de dîner la somptueuse salle à manger où elle prenait ses repas, seule, avec Marie-Anne, sa dame de compagnie, abondonnée au milieu de ses richesses qui faisaient autour d'elle le vide que, d'ordinaire, la misère fait autour de ses victimes.

Et il se demanda, en face de ces deux femmes qui avec sa mère Marie-Anne, se partageaient son cœur, l'une qui ne possédait rien et l'autre qui ne savait plus compter ses millions.

—Laquelle des deux est la plus malheureuse ?

Avant qu'il eût pu se répondre, ses yeux se fermèrent, ses idées devinrent confuses et s'envolèrent.

Et il s'endormit d'un sommeil plein de rêves dans lesquels il revoyait ces deux images, tristes et charmantes, qu'il ne devait plus oublier.

Le lendemain Speranza sortit de bonne heure et ne rentra que fort tard.

Penché sur sa table de travail, mais distrait par l'unique pensée qui l'absorbait, le clerc de Me Delacour attendait le retour de sa voisine avec impatience.

Lorsqu'il entendit enfin un frouffou de jupes dans le corridor et la clef tourner dans la serrure, il se leva, alla à sa fenêtre et prêta l'oreille avidement.

Son attente ne fut pas de longue durée.

Speranza prit sa harpe, prélluda un instant, et enfin attaqua la première phrase du chef d'œuvre d'un des plus grands musiciens qu'on ait jamais connus.

Elle l'exécuta avec perfection en y mettant, pour ainsi dire, toute son âme.

Les bravos éclatèrent dans la cour, aux étages inférieurs et surtout au premier, où se trouvait le comte de Champuy.

Lorsque les dernières notes cessèrent de vibrer, Speranza se mit elle même à son balconnet et se trouva à deux pas de son voisin qui lui demandait :

—Eh bien ?

—C'est fait.

—Vous avez réussi ?

—Oui..... chez de braves gens.

—Rien à craindre ?

—Je le suppose.

—Et vous serez bien payée ?

—Rien pour commencer..... la table seulement..... Dans un mois on verra.....

—Que ferez vous ?

—Des écritures.....

—A la bonne heure.

—Et vous reviendrez ?

—Chaque soir, mais assez tard. On travaille beaucoup dans la maison.

—All riglit! fit-il gaiement.

Et très bas :

—Ce que j'avais peur de vous perdre !

—Soyez tranquille..... Je me retrouverai. Je commence à m'habituer à la vie de Paris, bien que les débuts soient pénibles!..

—Où serez-vous ?

—Chez les patrons du parent de madame Roche.....

—M. Milet ?

—Oui.

—La maison est ?.....

—Rue du Sentier.

—Elle s'appelle ?.....

—La maison Duclair, Beaucourt et Cie en réalité, il n'y a pas de compagnie.....

—Qu'est ce qu'on y vend ?

—Des lainages de toutes sortes.... Et puis, qu'est-ce que ça vous fait ?.....

—J'ai tant de plaisir à vous entendre....

—Il faut dormir....

—Tout à l'heure. Les patrons, qu'est ce que c'est ?....

—Un vieux et un jeune.... l'oncle et le neveu. Je serai sous les ordres du vieux, un homme de cinquante-six à sept ans.... peut-être plus.... C'est lui le vrai maître....

—Il est marié ?....

—Il l'a été.... Il est veuf....

—Riche ?....

—Très....

—Et vous serez près de lui ?

—Dans un petit bureau à côté de son cabinet.

—Diable !

—Pourquoi dites-vous ça ?

—Pour rien.

—Tant mieux. Je tombe de fatigue.

—Reposez-vous.

—Plus tranquillement qu'hier .... Quelle triste soirée !

—C'est vrai. Bonne nuit, mademoiselle Espérance....

Elle se retirait. Il la rappela.

—Que voulez-vous ?

—C'est demain que vous entrez là-bas ?

—Oui.

—Alors on ne vous verra plus?

—Si les soirs.... Et le dimanche, toute la journée.

—Parfait.

—Elle demanda malicieusement :

—Vous êtes rassuré ?

—A peu près.

—Alors bonne nuit, définitivement.

—Bonne nuit.

La fenêtre de la jeune fille se ferma.

Celle du clerc resta ouverte tant qu'une lumière brilla chez elle.

Il ne quitta son petit balcon et ne rentra chez lui que lorsque le silence le plus parfait régna chez sa voisine.

Il s'enferma à son tour et essaya de travailler.